

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 19

Artikel: Ils éprouvent le lait
Autor: Cyprien
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225253>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÛ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques Il. 1160

ANNONCES :
Administration du Conteur
Pré-du-Marché, Lausanne



PORQUIE L'ETIAIRU N'E PAS EINTRA A LA SOCIETA DE TSANT

LE binstout l'abbayî dâi bouélan pè Vèvâ, iena de stâo demeinde que vint. Sarâ oquie de bin galé que foudrà pas àobliâ d'allâ vère et principalement d'allâ oûre. L'è biau, tot parâi, quand on oût tsantâ tot ein on iâdzo lè quatro partye (*parties*) et la basse. Lè pioulet, que fant lè ténor, lè bêgo, que tsantant lo baryton, et lè bordon, que ronnant la basse, tot cein fâ onna tant balla musiqua, tant dâoce, quand pioule; et quand tsantant fermo fè, que fant lo tounerro, tot cein l'è 'na trioûla que seimblie qu'on è dza à ciè. Assebin faut pas ître mau l'èbahia se, dein tote lè coumoune, rapertsant ti clihô que pouant mouettâ on boc on po tsantâ dein la sociètâ.

Pè Tsanta-Dzenelhie, quasu ti lè citoyen allâvant tsantâ à la sociètâ que ion, qu'on lâi desâi l'Etiaïru.

On dzo, lo président va vers li et lâi fâ dinse :
— Dis vô, l'Etiaïru, porquie vin-to pas tsantâ avoué no ?

— Su pas prâo retso.
— Mâ lâi a pas fauta d'ître tant, tant retso po eintrâ dein la sociètâ, ào quie ?
— L'è que... mè... ne pu pas tsantâ dèvant lo traisièmo demi-litre. Te compreind !

Marc à Louis.

FAUT MI CHE FERÈ A COMPREDRE

LOU troppi dao chyndic rintré à l'esrabiou et la pe grocha vatse, tota boiteuse, vin 2 à 300 mètres aprî. Onna banda dé roussé dé bouébous ché betont à la torturâ.

La régenta, onna cholida fémalla, vint à pachan per inque, lé bouébous la cognechant, nin dan pouaire, l'an tit fotu lou camp et la régenta n'a pu accrotsi tchié lou pe pitit que l'a réchu la distribution po ti lè j'autrous.

Ille piaoré contre on n'abrou quand lou régent paché per inque :

— Tchié assou mon pitit ?
— La régenta m'a battu, lei illavé portant ran faî mè à ha grocha vatse.

Lou régent que cogneché pas l'histoire l'a cru que lou bouébou traitavé la régenta dé grocha vatse et lei illa bailli onna novalla distribution.

Hao pourros pitits boubous nin vaillont dé lè ?

Colin.

(Patois fribourgeois).

L'art d'entrer en matière. — Es-tu superstitieux ?

— Pas le moins du monde.
— Le chiffre 13 ne t'effraie pas ?
— Bien sûr que non !
— Alors, prête-moi 13 francs, s'il te plaît !

Le tableau difficile. — Le peintre Poussin avait terminé la collection de ses tableaux représentant les sept sacrements. Un amateur de Beaux-Arts trouva peu réussi le tableau qui représentait le Sacrement du mariage.

— Je vois, dit Poussin, combien il est difficile de faire un bon mariage, même en peinture.

ILS EPROUVENT LE LAIT

ÉTAIT l'heure de « couler » le lait. Les paysans des environs déambulaient sur les chemins de la fruitière.

Les uns, le torse tendu en avant pour faire contrepoids à la boille pleine, allaient, les jambes un peu écartées, au rythme lent, traînant de leurs socques d'écurie. A chaque pas, on entendait dans la boille le flotteur de bois taper la tôle. Les biceps de leurs bras croisés saillaient des courtes manches bouffantes de leur veste de fruitier. A leur calotte adhéraient encore des poils de vache.

Les autres portaient leur traite dans un seau de zinc; ils le tenaient un peu éloigné de la jambe pour ne pas le cogner du genou, et tenaient leur bras libre presque horizontalement, un peu comme des équilibristes.

Ils avaient tous cet air las, vieilli, de gens attelés à un labeur harassant.

Ils échangeaient de rares propos avec les passants croisés :

— Vilains chemins !

— On glisse !

Ou bien un salut lâché avec lassitude.

Ce jour-là, les chemins étaient glissants de verglas.

A la laiterie, il y avait d'ordinaire deux demi-cercles de gens : celui des paysans qui apportaient leur lait. Et celui des clients, qui venaient l'acheter; dans ce clan-là — femmes, gosses — on jacassait fort. Son tour venu, on posait son bidon ou son pot sur le bord de la seille pleine. Le laitier pesait, mesurait, inscrivait dans les carnets écornés, s'affairait lentement.

Mais, ce soir-là, grand événement à la fromagerie : on « éprouvait » le lait. L'inspecteur des denrées prélevait à chaque « coulée » un échantillon de lait pour l'analyse officielle; c'était un petit homme replet et vif, affublé d'un tablier blanc, frais sorti de l'armoire et encore quadrillé de ses plis; il étiquetait les flacons et son aide les rangeait dans les casiers d'une caisse de bois.

Les paysans versaient prudemment leur lait dans le crible pour la pesée. Puis, du coin de l'œil, sans en avoir l'air, ils surveillaient le poids que le laitier faisait glisser par petites poussées le long du levier brillant de la bascule. Ils observaient aussi avec un peu de méfiance l'homme officiel; on a beau avoir la conscience tranquille, on ne sait jamais avec ces analyses... il faut se méfier de l'administration... et puis n'y avait-il pas eu, l'année passée, toute une affaire de lait baptisé au village voisin ?...

Pierre-Abram allait partir pour la laiterie; il avait déjà passé à ses épaules les bretelles de sa boille. Mais sa femme, survenant :

— Tu as oublié le lait pour le ménage...

— Tiens ! c'est vrai. Attends une minute. Je vais prendre à la boille.

— On n'aura pas le lait de la Papillon ?

Comme tous les paysans, Pierre-Abram réservait pour le ménage le lait de la même vache.

A la remarque de sa femme, il protesta :

— Qu'est-ce que ça peut faire ? La Papillon est une bonne bête; mais toutes mes vaches donnent du bon lait.

Pierre-Abram était un honnête homme. Mais

il avait un caractère ombrageux; il passait pour un original. Il sortait peu, n'allait jamais au café et ne se mêlait pas aux gens. On ne l'aimait guère au village; on jalousait sa prospérité.

Pierre-Abram avait eu des démêlés avec Simon chez le garde à propos d'une source; l'affaire s'était terminée devant la justice, les plaignants étant tous deux de caractère obstiné. Pierre-Abram avait gagné le procès. Mais Simon lui en avait gardé rancune, une rancune tenace qui guettait sa revanche.

Pierre-Abram s'était acheminé vers la fruitière en clopinant : il boitait du pied droit, il avait des rhumatismes. Il appréhendait de porter sa boille quand les chemins étaient mauvais comme ce soir-là.

A cent pas de la fromagerie, il croisa un sien parent, cousin éloigné qui devisait avec Simon chez le garde justement.

— Santé, Pierre-Abram ! Tu vas à la fruitière... « ils éprouvent » le lait...

— Ah ! fit-il, sans s'arrêter à cause de l'autre. Et il suivit le fil de sa pensée : ...ils peuvent éprouver; grand bien leur fasse. Pour du meilleur lait que celui de mes bêtes, il n'y a pas de meilleur lait; et puis...

...Pierre-Abram n'achèva pas. Il était à terre, étendu de tout son long sur le chemin couvert de verglas. Il avait glissé, était tombé, dans un grand bruit de boille renversée. Et son lait s'était vidé sur la route, jusqu'à la dernière goutte...

On s'attroupaient autour de lui. Il se relevait, avec un gémissement. Il n'avait pas de mal, cependant.

Il considéra son lait répandu, avec un hochement de tête, puis il tourna les talons, sans mot dire. Il semblait boiter davantage encore, et se tenait les reins.

— Voilà du lait qui ne sera pas éprouvé !...

C'était Simon chez le garde qui, revenu sur ses pas au bruit de l'accident, disait cette phrase négligemment, dans le dos de notre Pierre-Abram.

— Voilà du lait qui ne sera pas éprouvé !...

Puis, d'un ton patelin :

— Je venais justement de croiser ce pauvre Pierre-Abram. J'étais avec son cousin; il lui avait « mêmement » dit : ils éprouvent...

Les oreilles se tendirent à ce dernier mot...

Puis, lentement, les gens rentrèrent chez eux, pensifs.

La large flaque de lait versé demeurait sur la route... donc, du lait qui ne serait pas éprouvé, celui-là...

Le lendemain, le soleil se leva sur le village comme si rien ne s'était passé la veille. Les gens allaient tranquillement à leurs occupations comme de coutume.

Cependant, l'insinuation était lancée; elle faisait déjà perfidement son chemin dans les esprits. On ne s'en apercevait pas encore, car personne ne disait mot.

On songeait vaguement, la pensée encore dans le subconscious :

— ...Tomber avec sa boille le jour qu'ils éprouvent... justement... justement ce jour-là...

Hue ! Marron !...

...justement ce jour-là... Quel hasard tout de même...

Hue ! donc, vieux carcan !

— Salut facteur ! le temps « sent » la neige, hein !

Puis l'obsession revenait, lancinante :

— Sacré Pierre-Abram, tout de même ! ...Est-ce un hasard, seulement ?... Sacré Pierre-Abram... Rien à redire contre lui, pourtant... Carré en affaires...

— Ah ! bah ! après tout, au jour d'aujourd'hui, on ne peut plus se fier à personne.

Simon chez le garde, sans avoir l'air de rien, allait d'une écurie à l'autre, le soir venu, entre jour et nuit. On peut causer à l'écurie. Au bout d'un moment de « coter », il amenait insensiblement la conversation sur l'accident de Pierre-Abram et le lait renversé. Il faisait parler son homme, aiguillait adroitement, en usant de ruses diaboliques, sa pensée vers le soupçon. Puis, avait l'air de changer brusquement de sujet. Enfin, partait, changeait de maison, et, tenace, machiavélique, détruisait une réputation...

Car bien des gens, à présent, croyaient ferme comme roc que Pierre-Abram avait mis de l'eau dans son lait, et était tombé exprès pour le soustraire à l'analyse. On ne le disait pas carrément. On en parlait peu, presque pas. Seulement, ici et là, un demi-mot, une allusion, un mot tout de suite atténué d'une foule de réticences...

Simon, maintenant, se terrait chez lui ; sa campagne de calomnie avait été bien lancée ; la sottise malveillante s'était chargée de la terminer.

Maintenant, l'honneur de Pierre-Abram était bien détruit...

Puis, d'autres événements survinrent au village. L'affaire était classée, déjà, dans l'opinion publique.

* * *

Une seule personne n'avait rien su de tous ces cancans : c'était, comme toujours, le principal intéressé, c'était Pierre-Abram. Il crut seulement remarquer qu'on le fuyait ; il sentait chez les gens une certaine gêne en face de lui. Il en souffrit ; puis se replia encore davantage sur lui-même.

Il devait finalement être renseigné.

Un jour, il eut une altercation avec un vacher des environs ; l'homme était saouil. Il injuria Pierre-Abram, et, ayant perdu tout contrôle de ses paroles, il lui lança en plein visage :

— On sait bien ce que tu es... Faut-il te le dire ce que tu es... Un mouille-boille ! Oui, un mouille-boille !...

Et l'homme lui crachait son haleine d'alcool à la figure.

Pierre-Abram resta béant, suffoqué de surprise et d'indignation... il regarda l'homme... se rappela brusquement son lait versé... comprit d'un coup certaines bribes de conversations surprises... l'hostilité qu'on lui montrait depuis quelque temps...

Il voulut parler, sa bouche se tordit.

Puis, comme un chêne attaqué à sa base, haut redressé, il s'inclina lentement, lentement, puis, sur le sol de terre tassée, il s'abattit comme une masse, foudroyé.

Combien de temps resta-t-il étendu ? Nul ne le sait ; personne n'avait assisté à l'altercation. Revenu à lui, il dut se traîner jusque dans la maison. Sa femme, en rentrant un peu plus tard, le trouva affalé sur un canapé.

Pierre-Abram n'avait pas recouvré l'usage de la parole ; il n'émit que des sons inarticulés, et l'homme saouil qui, inconsciemment, avait tué avec une arme plus sûre qu'une arme à feu avait disparu ; on ignora tout de ce qui venait de se passer.

Il eut une seconde attaque dans la nuit, et mourut au petit matin... Cyprien.

Humour israélite. — Dans les rues d'Allemagne, on a pu voir des Juifs se promenant, un énorme « 2 » à la boutonnière.

— Que veut dire ce chiffre ? leur demandait-on.

— Hitler a juré de détruire un Juif sur deux... je tiens à faire remarquer que, moi, je suis justement le deuxième !...

LES JOLIS NOMS



QUELQU'UN disait que la France devait son attrait, pour une grande part, aux noms agréablement harmonieux de ses villes, de ses fleuves ou de ses provinces. Nous ne pouvons pas rester insensibles à leur sonorité riche et délicate, et que de choses ils évoquent, même si nous ne les avons jamais visitées : je pense à la Provence, au Roussillon, au Béarn, à la Touraine, à la Champagne... Ce sont là de très vieilles appellations qui gardent un léger parfum de noblesse et de sobre distinction.

Les jolis noms... encore quelque chose qui se fait plus rare. Pour ne prendre que les maisons, amusez-vous au cours d'une promenade, à lire les petits écriteaux vermoulus ou à déchiffrer les enluminures délavées des façades. Vous serez étonné du manque de goût, de la prétention, de la médiocrité livrés aux passants. Oh ! je sais bien qu'il n'est rien d'aussi difficile qu'un baptême de maison ! C'est au fond une œuvre d'art qui exige de l'originalité et beaucoup de simplicité, dont ni l'une, ni l'autre n'encombrent le marché ! Je sais qu'il y a une solution : le numéro... l'un n'empêche pas l'autre. Et tenez, quand je lis un joli nom, il me prend une envie d'entrer dans la maison et de féliciter le propriétaire !

Un peu en dehors de ville, vous pourrez voir quatre maisons dont les inscriptions s'accordent parfaitement à leur emplacement. Et c'est peut-être là la condition nécessaire au choix d'un nom approprié, de tenir compte de la situation toujours particulière de sa villa. Sur un crêt dominant la route, rongé par l'eau d'un ruisseau encaissé, vous apercevez une ferme flanquée de ses dépendances : c'est *Valmont* ! Quelques mètres plus haut, une coquette maisonnette de jardinier : *Hors-Ville* ! Enfin, dans un triangle de pelouse, en tranche de gâteau, deux villas : les *Trois-Chemins* et, bravant la bise glacée, bien calée sur ses fondations de pierre : *La Frigoulette* !

Evidemment, le monsieur qui appelle sa maison : Villa des Roses ou le... St-Gothard, a de solides raisons pour le faire ! mais... ne préférez-vous pas : La Frigoulette ? Ou bien n'approuverez-vous pas celui qui met sur sa maison perchée au-dessus d'un escalier en casse-cou : *L'escalade* !!! Vous me direz : ce n'est pas malin, tout le monde aurait trouvé ça. Peut-être... mais je connais nombre de gens qui l'auraient jugé trop modeste et auraient fini par adopter : Le Cervin ou La Jungfrau ! C'est pourquoi, je félicite les personnes qui choisissent autre chose que des noms de fleurs, de montagnes... ou de personnes !

Benj. Guex.

LAHARPE A STAPFER

(Suite et fin.)

VIII.

Nous terminerons l'extrait de cette première série des lettres de Laharpe à Stapfer en parlant de celle qu'il lui adressait le 25 août 1809, dont chacun reconnaîtra l'importance.

Pessimiste, l'animateur de la Révolution vaudoise de 1798, l'ex-directeur de la République helvétique, se plaint de ce que la Suisse ne puisse prétendre à l'indépendance définitive ; on retrouve son langage acerbe, décourageant et pourtant si viril :

« Notre nation, écrit-il, a bien déchu ; c'est presque faire un effort que d'avouer qu'on lui appartient. Lorsqu'elle pouvait être libre, indépendante, respectée et respectable, elle refusa de faire les sacrifices modérés qui étaient indispensables pour s'assurer ces avantages et apprit à ses dépens que pour les nations petites et faibles, il n'est dans la série des siècles que de courts instants qu'il faut saisir à la volée sous peine de les perdre. Aujourd'hui, elle doit être ce qui plaira au plus fort, un vase d'honneur ou de déshonneur. Il lui était réservé, à elle qui jouissait de la plus haute réputation de bravoure, de perdre son indépendance, non sur un champ de bataille, mais dans les antichambres de l'étranger. Ce ne sont

pas les armes, ce ne sont pas les bras qui lui ont manqué ; il lui fallait un esprit pour animer tout cela et, ou elle ne l'a pas eu, ou elle n'a pas voulu l'entendre. La vue de nos canons m'est insupportable, il me semble qu'ils nous font les cornes... »

La Diète helvétique avait pourtant obtenu la reconnaissance de la neutralité suisse. Les Vaudois avaient, à l'occasion de la centralisation militaire, fait entendre des protestations et montré que par eux-mêmes ils étaient capables de former le contingent nécessaire à la défense des frontières. Tout le monde fut d'accord du reste pour dire que nos compatriotes s'étaient conduits crânement. Mais quand Napoléon établit le blocus continental et que, dès lors, le commerce suisse souffrit de ne pouvoir importer les marchandises nécessaires à nos industries, que les denrées coloniales même ne purent entrer, la répression de la contrebande fut réclamée. Le café dut être alors remplacé par la chicorée, le sucre par le miel. Puis, la vallée des Dappes dut être cédée. La situation de l'Europe s'étant compliquée de nouveau depuis la paix de Presbourg et le 11 mars 1809, les Français passaient le pont de Bâle, les autorités étant impuissantes à s'y opposer, ce qui leur valut cependant un blâme du gouvernement helvétique et provoqua la convocation d'une Diète extraordinaire, que Vaud ne voulait pas. Le landammann d'Affry avait écrit à Napoléon une lettre un peu vive à propos de l'affaire du pont de Bâle, mais l'empereur, loin de la prendre au tragique, répondit : « Votre territoire ne sera jamais attaqué par moi ; mais il le sera par mes ennemis aussitôt qu'ils seront en état de le faire ».

Dans cette même lettre, Laharpe, qui a eu avec Stapfer une discussion sur les événements de 1799 prétend que la violation du territoire suisse n'aurait pas eu lieu si le pays avait mis sur pied une armée de 24.000 hommes, bien organisée sur le modèle des milices vaudoises. A cette époque, Laharpe était membre du Directoire. Il dit n'avoir jamais pensé qu'il convînt à la Suisse de faire des conquêtes, à part Constance, le Fricktal et quelques autres enclaves que des négociations eussent pu lui procurer facilement, vu la situation topographique. Il prétend qu'on a eu tort de ne pas suivre son idée qui avait été qu'avec le tiers seulement des 24.000 hommes, et à condition que cette partie de l'armée fût bien instruite, pourvue de cadres constitués avec soin et avec des bataillons de milices, la violation du territoire eût été évitée. Mais, c'est toujours facile de dire : Si on m'avait écouté...

L. Mogeon.

LE MILLIARD



JAIS eu jadis une pièce d'or, je ne me rappelle plus au juste ce que j'en ai fait. J'ai passé récemment presque une semaine à la chercher dans les tiroirs des meubles où j'avais pu la cacher et je ne l'ai pas retrouvée. C'est regrettable.

C'eût été intéressant d'avoir dans ma bourse un échantillon de notre monnaie au temps heureux où elle était présentable et où l'on pouvait la toucher sans s'exposer à contracter une maladie de peau incurable.

Ce qui me pousse à parler de la disparue, c'est qu'un financier américain vient de calculer qu'un milliard or pèse plus de 300 tonnes, qu'il faut 64 wagons pour le transporter et 6000 hommes de force moyenne pour le soulever. Au surplus, un milliard de louis d'or empilés les uns sur les autres atteindrait une hauteur égale à 110 fois celle de la Tour Eiffel. Et il m'est arrivé de faire quelquefois le rêve d'être milliardaire ! Heureusement que la Providence est plus intelligente que moi et qu'elle n'a pas réalisé ce vœu imprudent. Où aurais-je placé mon milliard, s'il m'en était échu un ? Où aurais-je trouvé le personnel nécessaire pour le changer de place quand j'aurais voulu le trimbaler d'un appartement dans un autre ? On fait quelquefois, sans qu'on s'en rende compte, des souhaits bien imprudents.